

toute d'or et de soie, à se le représenter riche, puissant honoré, heureux ; les princes destinent dès lors leurs filles à d'illustres alliances ; ils disposent de leur sort avant qu'elles puissent se connaître ; voient en elles les instruments de leur ambition, et bâtissent des espérances sans fin sur ces êtres fragiles qu'un souffle peut briser. Quelles étaient les pensées, les espérances de la chère sainte Anne, quand elle contemplait sa fille bien-aimée endormie dans son berceau ? Ah ! elle aussi formait des projets ambitieux, et fondait sur cette tête si précieuse l'espoir d'un avenir plein de gloire et de félicité : mais l'ambition de sainte Anne, ses aspirations, ses espérances étaient celles d'une sainte mère touchant une sainte fille. Elle regardait avec raison son enfant comme le temple du Saint-Esprit ; elle savait, à n'en pouvoir douter, que Marie était très agréable à Dieu. L'amour dont elle l'aimait n'en était que plus tendre et plus ardent ; mais c'était un amour plein de respect et de vénération, comme celui des plus saints Lévites pour l'Arche d'alliance où reposait le Seigneur. Se regardant, non comme la propriétaire, mais comme la simple dépositaire de ce trésor unique, elle était bien loin de vouloir en disposer indépendamment de Dieu, comme font trop souvent les mères, contrariant ainsi et ruinant les plans divins qui devaient conduire leurs enfants au vrai bonheur. Anne s'en remettait donc à Dieu de l'avenir de sa fille ; mais cette avenir, elle aimait à se le figurer conforme à ses propres inclinations. Elle se représentait Marie, non point riche, non point assise sur un trône, mais sainte et grande sainte, atteignant à la perfection de Sara, de Rébecca, aïeules des Hébreux ; de Judith, d'Esther, de Débora, leurs libératrices, d'Anne, mère de Samuël, et de la prophétesse Anne, fille de Pha-